

## UN TERRAIN D'ÉTUDE DES RAPPORTS INTER-ETHNIQUES : LA ROUTE DE PAKSÉ A PAKSONG (Sud-Laos)

B. HOURS

*Ethnologue de l'ORSTOM*

La présence de nombreuses minorités ethniques sur le territoire du Laos est un fait ancien et bien attesté (1). On constate le même phénomène dans les pays voisins où les Montagnards (la principale de ces minorités) sont appelés par des noms divers, pour la plupart péjoratifs (cf. les *Moï* du Vietnam, les *Khmers Leu* du Cambodge, les *Kha* au Laos et en Birmanie).

Toutes ces populations autochtones occupent les zones montagneuses et reculées où elles échappent en grande partie à l'autorité politique des états dont elles dépendent formellement.

Leur existence a acquis une certaine importance à une époque récente dans la mesure où les territoires qu'elles occupent sont situés dans des zones de combat (Vietnam, Laos, Cambodge). Lorsque cela n'est pas le cas, ces groupes sont souvent le siège réel ou présumé de mouvements autonomistes de caractère tribal ou politico-tribal (Thaïlande, Birmanie). On peut noter en outre que certaines de ces populations montagnardes s'adonnent à la culture du pavot à opium ce qui leur assure une importance économique et politique spécifique.

Tel n'est pas le cas des groupes que nous nous proposons d'évoquer ici, puisque dans le Sud du Laos les

Montagnards ou Proto-indochinois voient leur sort essentiellement lié à la guerre qui sévit sur les plateaux depuis plus de 20 ans. D'abord repoussés sur les hauteurs par les Lao Thaï, les premiers habitants du sol sont aujourd'hui les premières victimes du conflit. Longtemps majoritaires dans le pays et occupant la plus grande part du territoire, les minorités ethniques non lao (Taï, Méo-Yao, Kha ou Proto-indochinois), ont perdu leur autonomie politique et sont devenues des alliés possibles, voire un enjeu entre les belligérants.

Les Proto-indochinois étudiés dans le sud du Laos ont été chassés des hauteurs du plateau par les opérations militaires qui rendaient la vie impossible. Quittant ces régions isolées ils se sont réfugiés à proximité des centres urbains ou des axes de communication. Sur le plateau des Bolovens, dans le sud du Laos, la route qui rejoint Paksé, ville lao de la vallée à Paksong, petit centre du plateau a ainsi vu s'installer de nombreux villages réfugiés. Ce mouvement de population s'étend sur une vaste période puisque l'émigration a commencé il y a plusieurs dizaines d'années. Si la guerre n'a pas toujours fait rage dans cette région, on constate des poussées d'influence lao, siamoise, française, qui ont parfois amené certains Montagnards à « descendre » des plateaux rendant leur contrôle plus facile.

Ainsi après quelques siècles d'isolement relatif, les Proto-indochinois refont aujourd'hui en sens inverse le chemin ascendant qu'ils avaient parcouru pour échapper à la pression politique et économique de leurs envahisseurs Lao Thaï.

(1) En 1376, Oun Ouan, fils de Fa Ngoun, l'un des grands monarques lao, relève dans son recensement 300 000 Lao Thaï pour 400 000 non Thaï. En 1964, selon J. HALPERN (*Government, politics and social structure in Laos - Yale Monograph n° 4 - 1964*) pour 2 millions d'habitants il y aurait 40 % de Lao, 34 % de Proto Indochinois, 16 % de Taï, 9 % de Méo-Yao.



Leurs communautés villageoises traditionnelles sont aujourd'hui exposées à une forte influence lao qui apparaît avec clarté dans l'aire envisagée.

Nous présenterons ce cadre régional de rapports inter-ethniques en décrivant le terrain d'étude et la situation actuelle, avant d'envisager la naissance pratique des pressions subies par les Montagnards et la nature des choix dont ils disposent pour s'adapter à cet environnement étranger qu'est pour eux le système socio-culturel lao de la vallée du Mékong.

### Le terrain d'étude et la situation actuelle

La ville de Paksé qui comptait 3 400 habitants en 1930 selon PIETRANTONI (1) et 8 000 habitants en 1958 d'après le gouvernement lao est aujourd'hui la deuxième ville du pays après Vientiane, la capitale administrative. Si l'on inclut les faubourgs, on peut actuellement avancer un chiffre minimum probable de 15 000 habitants.

L'origine de la ville est récente puisque son développement remonte seulement à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Le village d'origine situé sur la rive droite du Mékong est aujourd'hui réduit à une centaine de maisons, tandis que la ville s'est construite autour de l'embouchure de la Sé Don qui se jette dans le Mékong. D'où le nom de Paksé : de *Pak* (confluent) et *Sé* de Sé Don. Le confluent est selon la géomancie traditionnelle un emplacement favorable (2).

Comme dans les grandes villes du Laos, la population est lao, chinoise et vietnamienne. La faible importance numérique des Lao est un phénomène ancien puisqu'en 1943, selon PIETRANTONI (3), il n'y avait que 14 % de Lao à Paksé. Le fait n'est pas propre à cette ville car le Laos présente l'un des plus faibles pourcentages de population urbaine en Asie du Sud-Est : 4 %, (4) cela sans tenir compte de la composition ethnique qui révèle une majorité de non Lao dans les villes importantes. Les minorités sino-vietnamiennes dont l'existence est presque exclusivement urbaine sont bien adaptées à la ville grâce à la vocation commerciale des Chinois et aux prestations de services des Vietnamiens. Par opposition, les Lao gardent, même en ville, une organisation de caractère régional, très

ouverte sur la campagne avec laquelle ils ont de nombreux rapports socio-économiques. Les quartiers lao sont de petits villages à l'intérieur de la ville, avec un monastère, un chef de village, des notables, un médium et un guérisseur.

L'habitat vietnamien est par contre typiquement urbain, qu'il s'agisse du bidonville des plus pauvres ou du « compartiment » des plus aisés, copie de Saïgon ou de Pnomh Penh.

Les rapports de ces groupes entre eux ne sont pas dépourvus de tensions, particulièrement entre les couches populaires lao et les Vietnamiens, parfois concurrents, de même qu'entre les riches Lao et les Chinois.

Paksé entretient des rapports économiques très étroits avec la Thaïlande puisque la majorité des produits manufacturés transite par Ubon. Les échanges avec le nord du pays, Savannakhet et Vientiane, sont moins développés et l'on peut noter que les rapports avec le Cambodge, malgré la route nationale, sont négligeables. L'ouverture sur la Thaïlande s'est accentuée avec l'interruption fréquente des communications routières avec Vientiane du fait de la guerre et des embuscades.

Le marché représente l'institution commerciale la plus importante et permet de mesurer le caractère régional et non urbain de l'organisation sociale lao. Le fleuve est le moyen d'échanges et de communications économiques et culturelles privilégié, plus que le réseau routier relativement développé de la région. La densité des villages le long des berges du Mékong est extrêmement forte et c'est là que les Lao de Paksé ont leurs familles d'origine, leurs relations, leurs partenaires ou clientèles. C'est ce qui explique peut-être la provenance souvent rurale des fortunes lao en ville et la circulation constante entre les villages et Paksé à l'occasion des fêtes, des marchés, de visites de parents, etc.

Si le fleuve constitue le premier facteur écologique, le moyen de communication lao par excellence, il faut préciser qu'on relève des foyers de peuplement très localisés, donc des zones d'échanges économiques ou culturelles assez précises pour être définies car elles sont discontinues.

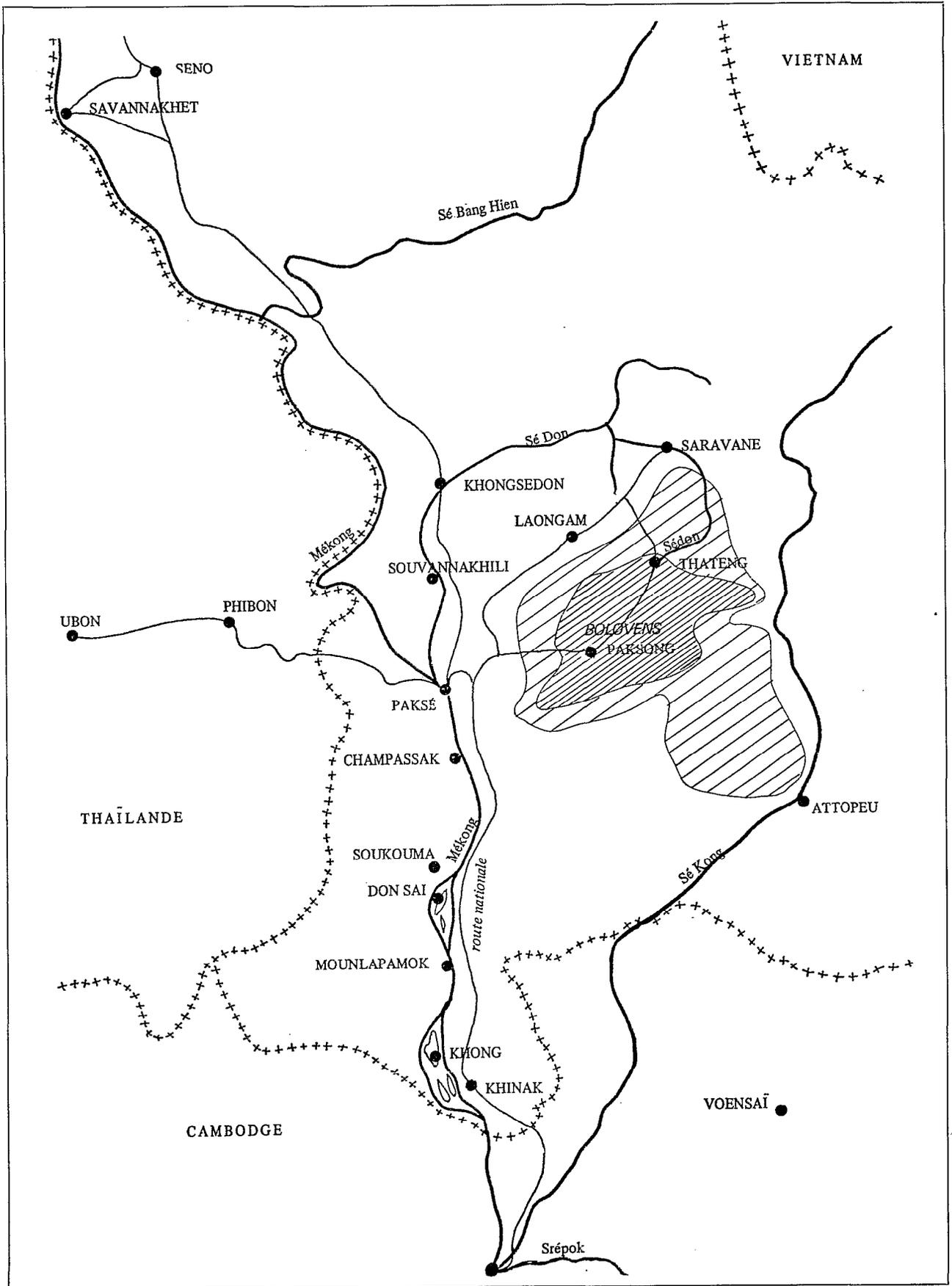
En amont de Paksé l'influence de la ville s'arrête à une vingtaine de kilomètres, au-delà les villages sont rares. Il en est de même en aval, où entre Paksé et Bassac la circulation est intense et le peuplement très dense. Entre Bassac et Khong les villages sont peu nombreux et les modèles culturels lao moins bien implantés. C'est dans cette zone que se situent cer-

(1) PIETRANTONI. La population du Laos. *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises* n° 28-32.

(2) Communication personnelle de P.S. DORÉ.

(3) PIETRANTONI : *art. cité*.

(4) *Economic Bulletin for Asia and the Far East* n° 18, 1959.



tains villages montagnards fixés par les Siamois dans la vallée, et aussi que circulent les troupes communistes vers le Cambodge. Aucun fonctionnaire ne s'y aventure. Cette implantation géographique inégale des Lao et de leur culture sur le territoire est un facteur important dans le cadre des rapports avec d'autres groupes ethniques comme limite spatiale d'un type d'organisation ethnique. Hors du Mékong, voie privilégiée des Lao, c'est la route entre Paksé et Paksong qui est l'axe de communication le plus utilisé.

Avant d'aborder la nature de ces communications, nous tenterons de définir le rôle de Paksong, comme ville du plateau après Paksé, ville de la vallée.

A propos du plateau des Bolovens, H. MAITRE écrit : « Ce splendide plateau, l'un des plus élevés de l'Indochine méridionale, s'élève entre les vallées de la Sé Don qui le contourne au Nord et à l'Ouest, et la Sé Khong qui le ceinture au Sud-Est (1) ». Situé à 1 000 m d'altitude Paksong doit son importance à la présence des Français qui y trouvèrent un climat presque « métropolitain », tant par la fraîcheur de la température en saison sèche que par le régime des pluies qui permet la culture de légumes et de fruits européens. C'est en outre un point facilement accessible de Paksé et il est situé en plein territoire montagnard, puisqu'il s'agit de l'habitat traditionnel des « Kha Bolovens » de la littérature coloniale, aujourd'hui appelés Laven.

De plus la terre rouge du plateau des Bolovens offrait des perspectives pour des plantations très variées selon l'altitude du terrain. Certains planteurs français résident encore à Paksong où ils se sont mariés. Cette création quasiment française explique certainement le fait que les Lao n'y furent jamais très nombreux, moins encore qu'à Attopeu ou à Saravane. Le préjugé défavorable dont les Montagnards sont l'objet, le milieu écologique différent, expliquent cette désaffection relative qui limite la population lao. Celle-ci est constituée par les fonctionnaires peu nombreux, les militaires du camp, ainsi que par des individus mariés à des Vietnamiennes ou Laven. Ils entretiennent un monastère et un bonze guérisseur, métis français lao.

La ville est aujourd'hui plutôt un gros bourg, d'environ 800 habitants en incluant les abords immédiats. La composition de cette population est difficile à préciser en l'absence d'enquêtes sur ce sujet. Nous signalerons simplement les traits que des observations personnelles répétées permettent de confirmer.

Une forte minorité vietnamienne habite aujourd'hui Paksong et l'on relève des mariages entre Lao et Vietnamiens, extrêmement rares dans la vallée. Les Vietnamiens s'adonnent aux cultures maraichères et au petit commerce dont ils partagent le monopole avec des chinois pauvres, en général cantonnais. La présence d'un hôpital, installé par l'aide américaine et tenu par un personnel philippin, attire de nombreux Montagnards dans cette région où le paludisme sévit à l'état endémique.

Paksong semble avoir joué, à une époque récente, le rôle de marché de tous les habitants des villages voisins. A une plus vaste échelle, la présence de pistes praticables par les véhicules rudimentaires qui font office d'autobus permettait des échanges avec tout le plateau et particulièrement Saravane et Houei Khong. C'est ainsi que de nombreux Montagnards ont pu découvrir des objets manufacturés qu'ils utilisent couramment aujourd'hui, et qui leur sont devenus nécessaires. La ville a certainement perdu une grande part de son rôle de centre commercial depuis que de nombreux Montagnards se sont installés plus près de Paksé.

C'est pourquoi l'on peut considérer que la route de Paksé à Paksong est, pour les Montagnards du plateau, comme pour ceux qui sont dispersés le long du parcours, un canal économique et culturel au même titre que le Mékong pour les Lao.

Paksong offre le cas rare d'une culture déplacée de son terrain traditionnel. Ce « melting pot », enclave lao en territoire montagnard est plutôt l'exemple d'une « folk culture » pratiquée par des individus métissés ou des groupes en voie de changement socio-culturel. La laocisation qui touche les Vietnamiens, les Chinois même, sans parler des importants villages laven voisins, est l'image d'une culture très ambiguë où les Chinois sont bouddhistes et où les Montagnards consultent à l'hôpital; tandis que les Lao vont voir un bonze guérisseur d'origine française. Il serait fallacieux de prolonger cet apparent paradoxe au-delà de la vérité stricte qu'il exprime, mais il semble que l'on touche ici une des marges de la culture lao, au point où elle tente d'assimiler, d'intégrer, en s'adaptant dans une certaine mesure à un environnement étranger, au risque de perdre un peu de son orthodoxie, de ce qui en fait un élément d'identité ethnique.

C'est pourquoi la population laven qui entoure la ville représente un cas particulièrement intéressant de changement sans conflit, celui-ci ayant eu lieu à l'époque des Français sous forme de révoltes messianiques (1907-1910 et 1935).

Nous reviendrons ultérieurement sur le cas parti-

(1) H. MAITRE : Les jungles moi. Paris 1912, p. 330.

culier des Laven, mais dans l'immédiat il nous faut décrire la route entre Paksé et Paksong, comme terrain de rapports inter-ethniques.

Nous avons déjà relevé l'importance économique du courant d'échanges entre le plateau des Bolovens et la ville de Paksé. Cette voie de communication qu'est la route entre la vallée et le plateau pourrait apparaître comme un cadre simpliste ou abstrait si l'on ne recensait plus de vingt villages de groupes ethniques divers, presque tous montagnards, sur les 50 km du trajet.

Pour le chercheur intéressé par les rapports inter-ethniques, cette unité, si elle est apparemment artificielle, apparaît néanmoins comme une aire privilégiée qui représente avec une variété extrême, toutes les formes de contacts inter-ethniques et de changements. Cette diversité des modes d'adaptation des différents villages à leur environnement socio-culturel interdit dès l'abord les hypothèses hâtives sur le contact des Montagnards et des Lao.

Il paraît nécessaire dans un premier temps de trouver un ordre possible pour présenter les différents villages.

Nous avons déjà évoqué les migrations de population dues à la guerre. La route offre un échantillon de ces populations dont l'installation s'étend sur une vingtaine d'années. Cette dimension temporelle permet une première distinction entre les réfugiés récents et les habitants anciennement installés dont le caractère de réfugiés s'est estompé après vingt ans d'adaptation et d'intégration plus ou moins réussie dans ce nouveau milieu (1). C'est pourquoi, si à l'exception des Lao et d'un village de Phu Tai, tous sont des Montagnards, les habitants sont très différents d'un village à l'autre selon la date de leur installation.

Si l'on ajoute à cette variation temporelle une grande diversité de groupes ethniques, puisque l'on relève dix groupes différents, on voit immédiatement le caractère presque expérimental de cette aire en ce qui concerne la question des rapports interethniques. De ce foisonnement de cas particuliers nous tenterons d'extraire quelques catégories simples de présentation visant uniquement à l'intelligibilité de l'aire étudiée qui est l'axe de la route, et sans préjuger du contenu ni de la forme des rapports qui s'y déroulent.

(1) De nombreuses contradictions existent entre les documents administratifs et les informateurs. Les dates avancées ici correspondent plus à l'installation de la population actuelle du village, qu'à l'existence de celui-ci comme unité politique souvent présentée comme plus ancienne par l'administration lao. Le terme « village » signifie ici la population villageoise.

Du km 21 à Paksong, soit dans la partie la plus élevée de la route, se sont installés des villages dont l'implantation est ancienne. Elle varie de douze à vingt ans (2). Ce fait s'explique aisément dans la mesure où les Montagnards y trouvent un climat plus proche de celui du plateau. Les bords de la route étant il y a vingt ans très peu peuplé, il paraît normal que le choix portât sur un milieu proche de celui que quittaient les émigrants.

Un autre trait commun de ces villages réside dans leur caractère souvent pluri-ethnique. C'est dans cette partie de la route que l'on relève la présence de Lao nombreux (60 % à Ban Hitou) de Vietnamiens, et aussi de villages groupant trois ou quatre ethnies, tel ce village du km 30 où l'on recense des Laven, des Lao, des Alak; ou Ban Hitou au km 35 où Lao et Laven sont les deux groupes importants. Le caractère pluri-ethnique de la population ne peut être affirmé dès l'origine, et il semble qu'il s'agisse plutôt de vagues successives de populations différentes qui coexistent, les Laven étant les premiers occupants et les plus nombreux. Ban Hitou au km 35 est un village pluri-ethnique où s'exerce une forte influence lao tant par l'importance de la population que par la culture. Dans cette aire, les Laven sont en majorité mais ils sont dispersés dans plusieurs villages sauf aux abords de Paksong où ils sont « chez eux ». Ban Hitou est un gros village de soixante maisons, 33 étant occupées par des Lao et 27 par des Laven. Le chef du village est lao. La culture du café est ici pratiquée à une échelle commerciale car la terre rouge des Bolovens convient particulièrement bien. Le café, séché au soleil, est ensuite descendu en sacs à Paksé où il est torréfié. Les plantations de café utilisent une main d'œuvre saisonnière très instable, provenant des villages voisins. Le travail sur les plantations procure un revenu fixe et régulier aux Laven. Dans les autres groupes ethniques il répond à des nécessités passagères, ce sont donc surtout des Laven qui fournissent ces prestations de travail et en tirent un gain monétaire comme employés. Les plus pauvres parmi les Vietnamiens de Paksé se livrent parfois à cette occupation au moment de la cueillette.

En dehors de la culture du café Ban Hitou est remarquable par l'importance de son monastère (*vat*). Il est richement doté et une plaque dresse la liste des principales personnalités locales qui ont participé

(2) Ces chiffres expriment la date d'installation des habitants actuels car plusieurs villages (unité politique) remontent à une époque antérieure.

aux dépenses de l'édification, avec le montant de la somme versée. Les donateurs sont des Lao de Paksé, de Paksong, ainsi qu'à un moindre degré des villageois environnants. La bonzerie accueille quinze personnes et le supérieur occupe un rang élevé dans la hiérarchie bouddhique. Tous les religieux sont lao. Le monastère est entouré de nombreuses stèles funéraires où sont conservées les cendres des morts pieux et suffisamment fortunés pour financer le monument. On peut dire qu'il s'agit d'un *vat* égalant en importance celui d'un village de la vallée. La décoration se situe au-dessus des standards courants en ce domaine.

Cette appréciation des « signes extérieurs de richesse » comme symbole de statut peut paraître à première vue insuffisante pour caractériser le bouddhisme. Elle sera précisée et motivée ultérieurement.

Ban Hitou apparaît comme le point de la route où l'influence lao est la plus forte car c'est le seul village où les Lao sont la majorité et où ils disposent d'un revenu commercial assez important avec les plantations de café. Il faut signaler que certaines de celles-ci appartiennent à des Chinois de Paksé qui emploient des « intendants » lao.

Du km 14 au km 21, sur les premiers contreforts du plateau, nous relevons des villages où un seul groupe ethnique est nettement majoritaire, quand il n'est pas seul. C'est dans cette zone que s'est plus particulièrement déroulée notre enquête. L'implantation de ces villages remonte à 5 ou 10 ans. Les différents groupes ethniques ont ici tendance à se rassembler dans une même unité, ou bien à vivre dans des villages rapprochés. Les Lao ne résident pas dans cette partie de la route sauf en compagnie des Laven (km 14) et des Phu Tai (km 16) mais en nombre très limité, moins de 10 % de la population du village.

Le village situé au km 14 est exclusivement Laven, à l'exception de quatre familles lao et de trois maisons de Ngèh. Ces derniers sont liés par des rapports de parenté avec les Ngèh habitant au km 11. Ils occupent une position marginale car ils sont très peu nombreux, protestants et installés depuis peu de temps. Les quatre familles lao commercent entre Paksé et le village. Les 36 maisons restantes appartiennent toutes à des Laven et le chef du village est lui-même un Laven.

Le monastère bouddhiste entretenu par les dons et le travail des villageois abrite un bonze soueï et deux novices. Ce village se signale par l'importance qui est accordée aux plantations d'ananas. La culture de ce fruit passe ici avant celle du riz, comme culture commerciale destinée au marché de Paksé. Il ne

s'agit pas toutefois d'une monoculture complète. Cette culture est ailleurs annexe ou complémentaire. Ce village est peuplé par un groupe ethnique nettement majoritaire. L'installation du village remonte à 10 ans soit une durée moyenne dans notre échelle. Dans cette zone, encore plus qu'ailleurs chaque village constitue un cas particulier d'adaptation à l'environnement écologique et culturel. Ainsi, le village Lavé du km 19, fera l'objet d'une étude plus détaillée, puisque c'est là qu'ont été recueillis la plupart de nos matériaux ethnographiques.

La partie la plus proche de Paksé se situe pratiquement dans la vallée. Les réfugiés les plus récents, déplacés depuis moins de cinq ans, s'y sont installés (à l'exception d'une partie du village situé au km 11 dont l'installation est plus ancienne). Dans ces villages réside en général un seul groupe ethnique issue d'un même lieu d'origine. Les Montagnards y créent des villages entièrement nouveaux à proximité immédiate de Paksé. Seuls les Ngèh sont symptomatiques de ces réfugiés très récents dans le village que nous allons décrire (km 11).

Celui-ci malgré son caractère exceptionnel dans cette zone possède un intérêt tout particulier dans la mesure où trois groupes ethniques, installés à trois époques différentes, l'occupent. Le village est constitué par deux groupes d'habitations nettement séparées par un monastère bouddhiste. Dans la première partie comprenant 57 maisons sont installés depuis huit ans environ, des Soueï (17 maisons) dirigés par un chef de village Soueï. Les Alak réfugiés de Laongam qui occupent les 40 maisons restantes ont leur propre chef de village depuis 18 mois. Ce village double est bien séparé des 20 maisons du village ngèh réfugié de Saravane qui se trouve ici depuis 6 mois seulement et entretient très peu de rapport avec « l'ancien village ». Dans ce dernier, malgré la présence de deux chefs de village, on constate une organisation telle que l'on peut distinguer une seule unité villageoise, mais deux groupes ethniques. Les Alak, aussi bien que les Soueï, entretiennent les deux bonzes du monastère et les trois novices dont l'un est soueï. Les deux communautés coexistent et vivent ensemble sans être mêlées dans la mesure où elles occupent deux parties distinctes du village et n'ont pas encore établi de rapports matrimoniaux.

Les Ngèh, eux, refusent de participer aux offrandes bouddhistes et entretiennent le minimum de rapports avec leurs voisins pourtant immédiats. Ils sont, en outre, obligés d'aller défricher leurs champs très loin à l'intérieur, les terres voisines étant appropriées et les rapports limités qu'ils entretiennent avec les Soueï

et les Alak excluant toute forme d'entr'aide. Leur refus de participer aux offrandes bouddhistes est interprété comme une volonté de fermeture sur eux-mêmes.

Il apparaît maintenant qu'entre la symbiose économique et socio-culturelle que révèlent les Laven, en particulier aux abords de Paksong, et l'isolement complet des réfugiés récemment installés à proximité de Paksé comme les Ngèh, se situe tout le contenu des rapports inter-ethniques. Entre le moment où un nouveau village s'installe et celui où il s'intègre au milieu écologique et culturel auquel il est confronté se situe une longue période où l'existence ethnique du groupe peut s'affirmer, se nier selon les choix et les différentes stratégies collectives possibles.

Ces choix sont souvent très limités et se posent dès le moment de l'installation des réfugiés.

### Naissance pratique des pressions et des choix

Nous envisagerons d'abord ces choix au niveau de l'insertion concrète des nouveaux arrivants dans un milieu écologique qui n'est pas le leur en traitant de la terre et des problèmes fonciers.

Nous entreprendrons ensuite de décrire les choix au niveau des conduites collectives d'adaptation par rapport au milieu culturel nouveau et étranger, à travers des agents d'influence et des indicateurs de participation et de changement comme les monastères bouddhistes.

Lorsqu'ils arrivent, parfois en avion, à Paksé, ou auparavant lorsqu'un village, tout ou partie, décidait ou était invité à se déplacer, par ses propres moyens, ou en camions militaires, les Montagnards réfugiés doivent chercher un lieu où fixer leur village. Ils ne s'installent jamais dans la vallée car la terre y est chère et déjà occupée. En outre les Lao apprécient peu le voisinage de populations de statut inférieur. S'ils y sont acceptés c'est souvent à titre individuel et au risque d'être accusés de sorcellerie à la première occasion et dès la moindre tension. Le climat, le milieu écologique de la route des Bolovens, sont les plus adéquats pour une installation nouvelle. La route de Paksong constitue en effet la niche écologique la plus proche des plateaux à proximité de la vallée. Les communications sont bien assurées grâce à la route et la terre est toujours accessible. En bref, l'établissement y est possible car aucun obstacle infranchissable ne se dresse. De plus des Montagnards y sont installés ce qui constitue un précédent aussi bien pour les Lao que pour les réfugiés.

Nous avons déjà décrit l'étagement des villages, des plus anciens aux plus récemment installés, du haut en bas du plateau. L'une des premières alternatives est de savoir si l'on construira un nouveau village ou si l'on s'installera dans un village déjà implanté. Dans la première hypothèse, c'est tout le village ancien qui a émigré en fuyant la guerre et doit se reconstruire, à l'exception des vieillards qui refusent de quitter le territoire du groupe. S'il s'agit seulement de quelques familles, la présence d'un parent sur la route, ou d'un ami dans un village du même groupe ethnique, est un facteur déterminant qui incitera à s'intégrer à un village déjà constitué si cela est possible. Cette intégration peut être temporaire, comme une sorte de relais avant l'installation définitive. Cette forme fractionnée de déplacement est un trait souvent observé lors de migrations.

La route est bordée par une frange de terrain de cent mètres appartenant à l'état lao qui peut la vendre, sauf dans les zones d'intérêt stratégique, c'est-à-dire dans des lieux où la végétation permet les embuscades. Cette appréciation est laissée à la discrétion des autorités militaires locales. C'est ainsi que de nombreux Lao et Chinois possèdent des plantations en bordure de la route, ou simplement des champs de riz sur brûlis (*hay*). Dans ce dernier cas, une autorisation suffit car cette forme d'agriculture n'a pas la stabilité d'une plantation de café ou de bananes. C'est en quelque sorte un simple droit d'user de la terre et d'en tirer le fruit alors qu'une plantation à but commercial suppose un droit de propriété complet.

L'intérêt de résider au bord de la route s'explique par les facilités de transport et de communication. Les nombreux taxis bondés qui circulent entre le marché de Paksé et Paksong transportent quinze à vingt personnes toutes les demi-heures, ce qui laisse supposer qu'ils satisfont un besoin réel. Il faut ajouter que les autorités administratives ou militaires préfèrent le contrôle direct de villages implantés au bord de la route à des villages dispersés et « cachés ». C'est pourquoi il existe très peu de villages situés à l'intérieur des terres. La suspicion dont les Montagnards sont naturellement l'objet s'accroît alors et amène très vite des tracasseries administratives.

Dans un premier cas, les villageois achètent la terre sur laquelle ils construisent leurs habitations. Les pères catholiques assurent de la même façon la sécurité de leurs ouailles en étant propriétaires du sol dans les villages catholiques. Les rapports personnels interviennent à l'occasion, lorsqu'un individu achète à un fonctionnaire la terre où il construit sa maison, ou plus simplement l'autorisation de le

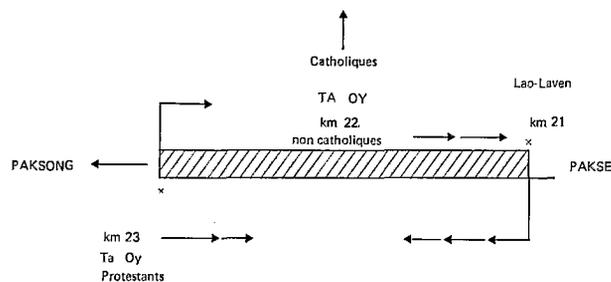
faire. Hormis ces cas peu nombreux où les réfugiés disposent des capitaux nécessaires, il faut demander l'autorisation ou laisser l'administration prendre l'initiative. Le village est alors sous la protection des fonctionnaires. Il apparaît clairement que ce dernier type d'implantation n'offre aucune garantie aux Montagnards. Il entraîne des rapports qui sont l'amorce de tout un processus de dépendance. Il permet enfin un contrôle plus facile.

L'argent reste le meilleur moyen d'échapper à ces tracasseries. A défaut, les autorités attendent l'expression d'une bonne volonté tacite en échange de la protection et de l'aide qu'elles dispensent aux réfugiés. Cette aide, en majorité d'origine internationale, est constituée par des distributions de riz, d'outils, de couvertures... dans les seuls villages installés par l'administration. Les autres n'y ont pas droit.

Les maisons construites, il faut défricher le terrain à cultiver et cela pose des problèmes plus faciles à résoudre, sauf si un village existe déjà au voisinage. Dans ce cas, les derniers arrivants devront s'avancer à l'intérieur des terres pour s'approprier la terre à cultiver car les villages voisins occupent déjà les terrains les plus proches de la route. Le problème de l'eau se pose parfois, bien que des pompes soient dispersées le long de la route. Les Lavé du km 20, l'un des rares villages situés en retrait de la route, durent attendre pendant plusieurs mois l'autorisation de s'alimenter en eau dans la plantation voisine appartenant à un Lao. Tacitement, cette aide consentie est une forme d'allégeance non formulée et exprime un rapport global de dépendance à laquelle les Montagnards se soumettent plus ou moins selon les cas.

Les problèmes d'organisation foncière se révèlent dans des cas particuliers très variés. Nous illustrerons ici le cas du village Ta Oy situé au km 22.

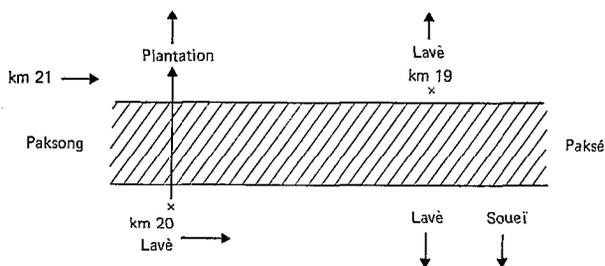
Le croquis indique les mouvements de population vers les terrains cultivables et leurs limites approximatives. Il apparaît clairement que lorsque les villages



Mouvements de population vers les terrains cultivables

sont rapprochés comme c'est le cas ici, des problèmes fonciers surgissent. Chaque village cultive des champs en aval sauf les Lao du km 21 qui ont accepté que les habitants du village du km 22 fassent leur riz en bordure de la route et à proximité de leur habitat, contre une prestation de travail sur leurs propres champs. Le marché a été conclu et l'autorisation est ainsi payée en travail sous forme d'entr'aide. En dehors de cet arrangement les habitants du km 22 arrivés les derniers n'auraient eu pour seules ressources que l'arrière de leur village où la topographie ne permet pas de nourrir tout le village.

Chez les Lavé du km 19 la terre facile à cultiver est moins rare et la population peu nombreuse.



Mais les habitants du km 20 sont obligés de traverser la route et une plantation lao pour cultiver leurs champs, à l'exception de ceux qui ont la chance de trouver un peu de terre près du village, en direction du km 19. Nous constatons que l'installation des villages Montagnards réfugiés a lieu sur un terrain où ils doivent faire leur place en s'adaptant à leurs voisins. Ils sont de moins en moins libres de ces choix depuis que l'administration intervient dans les implantations et tente de contrôler l'ensemble de ce secteur. La pression exercée est économique sous la forme de distribution d'aides et de facilités diverses. Elle est ensuite politique et culturelle lorsque les villages voisins renferment des Lao, des individus ou des groupes en voie de changements socio-culturels, sans parler de la présence militaire aux environs des postes de contrôle.

Après l'occupation d'un nouveau terroir, c'est au travers des conduites collectives que s'expriment les choix des réfugiés.

Le milieu culturel des Lao environnants est neuf pour les Montagnards et cette confrontation appelle des options. Le processus général de dépendance déjà évoqué se poursuit. Après avoir été tolérés, parfois acceptés ou admis sur ce territoire lao, les habitants

du nouveau village sont redevables aux autorités civiles et militaires. Cette dette résulte de l'autorisation reçue ou de l'aide matérielle acceptée. La seule réciprocité accessible à ces villageois démunis consiste dans l'expression d'une bonne volonté générale. Celle-ci inclut la coopération politique espérée par les Lao et surtout un désir d'intégration sociale et culturelle dont très peu de groupes ethniques éprouvent le besoin, à supposer qu'elle soit possible.

L'attente lao appelle une identification formelle aux normes de la culture locale, d'abord politesse envers celui qui vous reçoit, puis à plus long terme changement social. Les pressions variées qui découlent de cette attente visent l'organisation ethnique des groupes montagnards. Elles s'exercent à travers les institutions lao telles que l'armée, les écoles, les monastères bouddhistes, qui sont les principaux points d'appui de la société lao et les lieux privilégiés où se répandent les normes lao.

On relève seulement trois écoles sur la route de Paksong, pour vingt villages recensés. La pénurie d'enseignants qui sévit dans tout le pays se double ici du peu de goût qu'éprouvent les instituteurs lao pour aller enseigner à des Montagnards. Le rôle efficace des écoles est très réduit. La langue lao est déjà connue et utilisée dans tous les villages, pour les communications avec l'extérieur, parfois entre groupes différents. Les écoles de monastères rares et épisodiques ne sont pas suivies par les enfants montagnards.

L'emplacement des postes militaires est le même que celui des écoles. La mission de surveillance qui leur est impartie consiste à contrôler les véhicules et l'origine des voyageurs, souvent sommairement indiquée sur un papier par le chef du village. Sans ce « certificat de résidence » un Montagnard en déplacement est suspect. L'influence des militaires s'exerce dans les villages voisins où ils recrutent de jeunes soldats montagnards, parfois âgés de 14 ans, qui trouvent surtout là une source de revenus. Le rôle intégrateur de l'armée semble assez réduit. Les 12 hommes environ qui occupent un poste ont peu de rapports avec les villageois voisins. Ils sont invités à boire les jarres par diplomatie et ces beuveries n'ont pas pour eux la portée sociale que les Montagnards accordent à leurs propres libations.

Les conséquences du voisinage avec l'armée sont surtout pratiques. Comme dans la vallée, l'usage des vêtements militaires, des gourdes « made in USA », qui s'ajoutent aux objets traditionnels sans les supprimer, est très répandu. Ces objets sont échangés ou achetés à bas prix. On ne peut affirmer qu'il

existe une influence de l'armée orientée de façon différentielle sur tel groupe ethnique car cette influence est globale et elle s'applique à toute la société qui en tire des bénéfices variables selon son statut.

Le monastère bouddhiste est un élément capital de l'organisation lao. En 1957, selon les chiffres du ministère lao de l'intérieur, 5 279 religieux vivaient dans les 289 monastères de la province de Champassac, tandis que l'on en relevait 1 144 dans les 165 monastères de la province de Saravane, et 425 pour 25 monastères dans la région d'Attopeu. S'il n'existe que trois écoles, onze monastères sont implantés sur la route et seuls les To Oy, les Lavè et les villages récemment installés n'en possèdent pas. En ce qui concerne les Ta Oy le fait s'explique aisément car ils sont catholiques ou protestants. Les Lavè, quant à eux, pratiquent la religion traditionnelle avec les changements limités que nous étudierons bientôt. Nous décrivons donc ici le processus habituel par lequel un monastère se crée sur la route de Paksong.

Dans la vallée, comme nous avons pu l'étudier par une enquête directe à Ban Nakasang près de l'île de Khong, le monastère est le fruit de la décision et du travail collectif des habitants qui l'érigent de leur propre initiative et demandent ensuite une aide aux autorités religieuses ou administratives si les capitaux font défaut, mais celle-ci est toujours complémentaire. Les bonzes eux-mêmes, avec l'appui des villageois, aménagent les différentes parties de l'édifice. Il ne nous a pas été donné d'observer la création d'un monastère sur la route de Paksong mais nous avons pu enregistrer la stagnation, voire la fermeture d'un *vat*.

Il importe ici d'analyser les caractères généraux de l'implantation des monastères dans l'aire considérée. Nous avons mentionné précédemment l'important monastère de Ban Hitou. La plaque commémorant les mérites des donateurs révèle la faible participation de la contribution locale qui se réduit à 20 % environ. Les trois quarts de la participation sont assurés par des étrangers au village et la moitié de ces dons proviennent de quelques contributions particulièrement importantes qui sont le fait de personnalités connues et jouissant d'un grand prestige dans la région. Ils sont donc dans une grande mesure les fondateurs du monastère puisque la participation collective est faible.

On peut se demander si ce caractère largement extérieur des dons se retrouve dans les autres villages où les constructions sont beaucoup moins coûteuses, le *vat* n'étant le plus souvent constitué que par des

édifices en bois, à toitures de tôles ou végétales comme les maisons des habitants.

Au km 21 où l'on relève une autre construction en dur, comme à Ban Hitou, les travaux d'édification se poursuivent depuis trois ans et sont interrompus car les capitaux font défaut. Le *vat* reste donc dans les anciennes constructions de bois en attendant une circonstance favorable, nécessairement extérieure car les revenus locaux ne permettent pas un investissement supérieur. Dans tous les autres villages, le monastère est plus modestement réalisé avec des matériaux locaux peu coûteux, à l'exception des tôles de la toiture. L'investissement villageois est donc surtout une prestation de travail limitée. Même dans ce cas l'argent fait souvent défaut pour terminer ou aménager une partie de l'édifice. Ainsi au km 19, où la statue du Bouddha a été offerte par un commerçant fortuné de Paksé, la construction a coûté 50 000 kips (500 F) mais il manque 50 000 kips pour la terminer. Il faut préciser que dans tous les *vats* pauvres, les bonzes sont presque toujours des Montagnards d'origine Souei, les religieux lao n'étant présents que dans les trois ou quatre *vats* les plus importants de la région (Paksong, Ban Hitou, km 35, km 21).

Les mêmes problèmes financiers apparaissent à propos d'une institution très étroitement liée aux monastères, il s'agit des fêtes bouddhistes du calendrier religieux.

Ces fêtes collectives annuelles, au nombre de six à huit selon les villages dans la vallée, sont beaucoup plus rares et moins importantes ici. Les monastères les plus riches en organisent une par an et les autres villages allongent cette périodicité à deux ou trois ans. Dans ce dernier cas, l'initiative est souvent le fait d'un officier ou propriétaire de plantation, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'une aide qu'il consent à apporter contre du prestige.

Ainsi s'expriment au niveau des institutions locales certaines restrictions dues à des facteurs économiques qui interdisent l'organisation d'une fête ou l'embellissement du monastère parce qu'il n'y a pas assez de capitaux à l'intérieur du village. Les dons possibles pour les villageois ne permettent pas de traduire en actes les conséquences d'une option religieuse : à savoir la pratique du bouddhisme tel qu'il est conçu par les Lao.

Nous mentionnons ici la pratique du bouddhisme car elle constitue une part importante de l'attente des Lao à l'égard des Montagnards, et pour ces derniers elle est la forme la plus complète et la plus significative pour exprimer une bonne volonté de coopé-

ration ou une réponse à l'aide reçue lors de l'installation du village.

Au niveau des choix pratiques que nous traitons ici, les options extrêmes sont les suivantes :

Si les familles réfugiées sont intégrées à un village déjà existant où l'influence lao est présente grâce à une population lao bien implantée autour d'un monastère bouddhiste, la pression est assez forte pour inciter les Montagnards à participer aux dons bouddhiques, ce point précis étant l'acte premier qui matérialise l'absence d'un refus de coopération des Montagnards. Ce refus est extrêmement rare et difficile surtout si le groupe ethnique est isolé dans un village comprenant d'autres minorités, chacune se trouvant en nombre trop restreint pour ne pas subir de pressions. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'histoire du village et sa composition ethnique sont parmi les facteurs les plus importants qui amènent et permettent telle ou telle forme de changement.

Dans l'hypothèse où tout un village se recrée, ou s'il s'intègre à un village de même origine ethnique déjà installé, les stratégies ou les choix possibles sont plus larges selon les ressources dont dispose la communauté. Ces ressources sont économiques mais aussi socio-culturelles. Le groupe est capable ou non d'opposer une réponse efficace aux pressions qu'il subit par une organisation ethnique rarement complète mais éventuellement utilisable. Cette organisation est rarement complète car le déplacement a rompu le contact avec un espace traditionnel dont l'importance est capitale. Mais devant une situation donnée tel groupe choisira telle alternative en utilisant un élément particulier de sa culture, alors qu'un autre groupe subira les pressions culturelles des Lao parce qu'il ne dispose pas ou n'a pas su trouver dans son propre patrimoine une réponse, une défense, une échappatoire aux modèles lao proposés comme une alternative première entre la barbarie des aborigènes et la civilisation lao thai.

En présentant la route étudiée comme un terrain privilégié de rapports inter-ethniques nous avons tenté d'y souligner l'abondance des matériaux, la variété des cas locaux qui supposent un cadre d'étude plus limité et plus systématique que le présent article (1).

(1) On pourra se reporter à notre travail intitulé : « Rapports inter-ethniques dans le Sud-Laos. Changements sociaux et regression rituelle chez les Lavè » - Thèse de 3<sup>e</sup> cycle. EPHE 6<sup>e</sup> section. Paris 1973, dont cet article est tiré.

En décrivant brièvement la naissance pratique des pressions et des choix, nous avons voulu exprimer le caractère concret et quotidien des problèmes abordés.

Au Laos, en Birmanie, au Cambodge, en Thaïlande, des régimes politiques voisins, ou de même type, sont confrontés à l'existence de minorités pour la plupart non bouddhistes. L'abondance de la littérature en français, séquelle de la colonisation souvent anecdotique, ou exotique, ne saurait remplacer l'exploitation rigoureuse de ces sources et des études contemporaines disponibles. Le caractère parcellaire des faits présentés ici nous y invite comme il nous invite à définir les systèmes politiques en présence à partir des canaux d'intégration dont l'étude est déjà avancée.

Au-delà de cette introduction largement sociologique, il appartient à l'anthropologue d'ordonner les faits observés à l'intérieur d'une problématique spécifique qui peut être définie comme une anthropologie politique de la société bouddhiste telle qu'elle fonctionne dans ces états d'Asie du sud-est.

LISTE ET SITUATION DES VILLAGES  
DE LA ROUTE DE PAKSÉ A PAKSONG  
(Paksé km 0 - Paksong km 50)

- Km 4 : Camp de réfugiés
- Km 9 : Un village de Souei  
Un village de Laven
- Km 10 : Village lao
- Km 11 : Un gros village : Alak-Souei  
Un village de Ngèh
- Km 12 : Nya Heun
- Km 14 : Laven
- Km 15 : 15 1/2 : Gros villages de Ta Oy
- Km 16 : Phu Tai
- Km 18 : Souei
- Km 19 : Lavè-Souei
- Km 20 : Lavè
- Km 21 : Laven
- Km 22 : Ta Oy
- Km 23 : Ta Oy
- Km 25 : Alak
- Km 28 : Lavè
- Km 30 : Lao - Laven - Alak
- Km 33 : Alak
- Km 35 : Lao - Laven
- Km 36 : Lao - Laven
- Km 43 : Souei
- Km 48-50 : Laven



PHOTO 1.  
Le Mékong en saison sèche (Paksé).

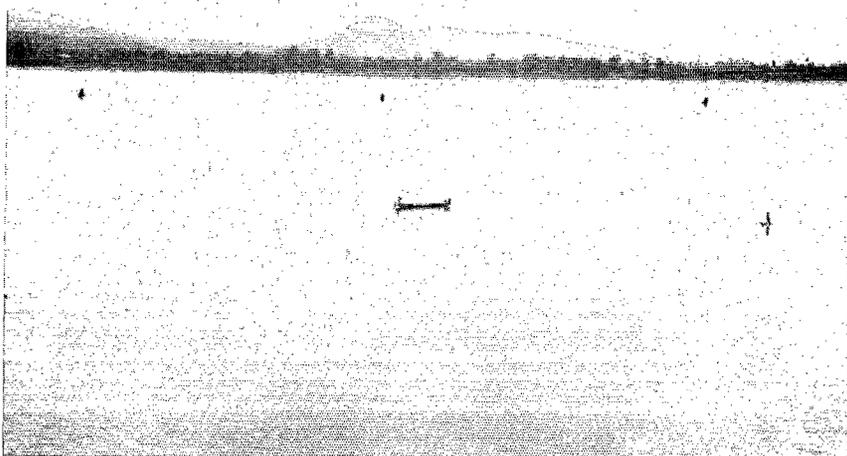


PHOTO 2.  
Le Mékong en saison des pluies (Paksé).



PHOTO 3.  
Défrichage et installation d'un village Ngeh.

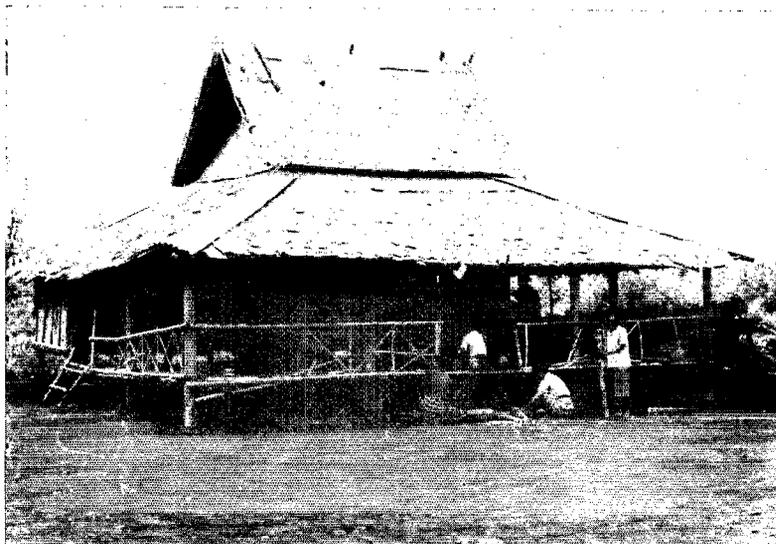


PHOTO 4.  
Monastère d'un village alak.



PHOTO 5.  
Fillette Ta Oy.



PHOTO 6.  
Vieille femme Lavè - km 19.

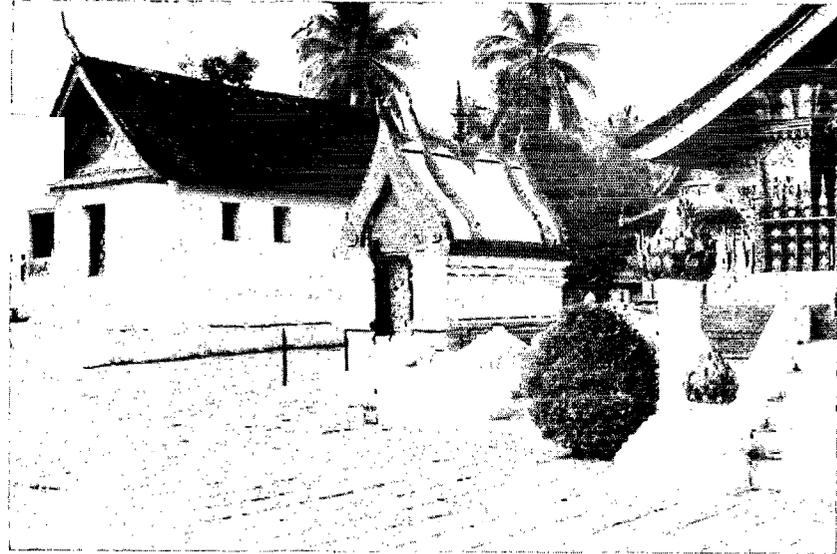


PHOTO 7.  
Monastère Lao (Luang-Prabang).



PHOTO 8.  
La quête des bonzes sur la route de Paksong.



PHOTO 9.  
Jeune bonze lao.